

Saint-John Perse

Prix Nobel de Littérature 1960

L'Amérique n'est pas, comme la France, un séjour, une demeure composée. C'est une succession de barrières parallèles, les Alleghanys, le Mississipi, les Rocheuses. Une invitation à passer outre ! Plus loin, toujours plus loin ! En avant ! « *Le cri, le cri perçant du dieu sur nous !* »

Paul CLAUDEL (Un poème de Saint-John Perse).

Après le Grand Prix National des Lettres qui lui fut attribué à Paris l'an dernier, voici que le Prix Nobel vient couronner l'œuvre de Saint-John Perse. Déjà, en 1950 — alors qu'il était presque un inconnu pour la plupart des lecteurs français — l'Académie des Arts et Lettres américaine avait décerné au poète, fixé depuis 1940 aux Etats-Unis, son prix quinquennal de poésie, en même temps qu'elle attribuait à Faulkner le prix du roman (1).

Car Saint-John Perse est l'une des plus brillantes parmi les personnalités qui ont choisi de vivre aux Etats-Unis — sans pour cela renoncer à leur langue ni à leur nationalité — parce qu'elles y avaient trouvé un climat propice à la création de leur œuvre. Né aux Antilles, il arrive en France après une enfance exotique. La carrière diplomatique lui permet de poursuivre longtemps une recherche d'horizons inconnus qui le mène en Extrême-Orient et dans les mers du Sud. Secrétaire général du Quai d'Orsay, il s'exile en 1940 aux Etats-Unis, où il demeure après la Libération. C'est alors qu'il compose la majeure partie de son œuvre publiée, presque toute sa production antérieure, inédite, ayant été détruite pendant la guerre.

Connu et apprécié par la seule élite, il fait l'objet, dès 1950, d'un « Cahier de la Pléiade » (Gallimard). Claudel, Denis de Rougemont et bien d'autres y écrivent leur admiration

(1) Voir ci-après, page 35, l'allocution prononcée à cette occasion par le lauréat français.

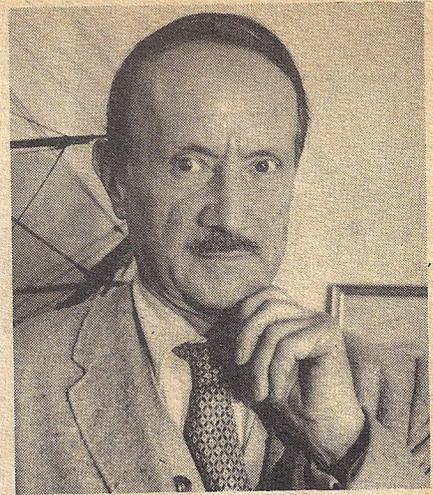
pour ses poèmes hermétiques dont l'un (« Vents ») est plus spécialement inspiré par l'Amérique. De ce cahier, avec l'aimable autorisation de l'éditeur, nous extrayons aujourd'hui — à l'heure de la consécration du poète — les passages suivants (2) :

PAUL CLAUDEL : UN POÈME DE SAINT-JOHN PERSE « VENTS »

... Saint-John Perse, à raison de son âge et des circonstances, a eu, comme son existence, des horizons partagés entre un siècle et un autre siècle, un versant et un autre versant du monde et de l'Humanité, ce que l'on pourrait appeler une assiette diédrique, une destinée comportant ligne d'intersection.

Il vient authentiquement de l'Ouest. Tout ce que promet le Soleil couchant aux occupants de cette jetée d'embarquement qu'est l'Europe, il est né dedans, au beau milieu de la corbeille antillaise. Le Couchant n'est-il pas la patrie, la vraie patrie de tous les hommes de désir ? Celle du bouddha Maitreya, vers laquelle se mit un jour en route le fabuleux Laotzeu ; celle qui, pour toute sa vie, a condamné Christophe Colomb à l'exil. Lui, Saint-John Perse, est né dedans. Tout jeune, il en est parti, mais on peut supposer qu'il n'a jamais cessé d'en entendre le reproche et le rappel. Le moment est venu à la fin de recueillir et de rassembler ses forces pour une grande investigation, non point sur le plan

(2) Les Cahiers de la Pléiade, n° X, Été-Automne 1950 (édités par la Librairie Gallimard).



Photos Dalmas.

géographique, ou politique, ou économique, mais pour l'interpellation du séjour et la consultation des grandes Présences muettes. La Chose qui est au-delà de la Mer ! Et ce barrage, ce seuil, une fois franchi, l'Espace pur, la Mer qui est au-delà de la mer !

Cela commence par un frissonnement autour de nous de choses mortes et desséchées :

Comme un grand arbre sous ses hardes et ses haillons de l'autre hiver, portant livrée de l'année morte,

Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles de bois mort et ses corolles de terre cuite,

Comme un grand arbre, de magie sous sa pouillierie d'hiver, vain de son lot d'icones, de fétiches,

Ha ! très grand arbre du langage, peuplé d'oracles, de maximes et murmurant murmure d'aveugle-né...

Tout poème épique commence par une Invocation, comme qui dirait à la route. Le « Narrateur » ici en confie la charge à l'un de ces prêtres sorciers, voués aux rapports avec l'Étendue, dont il a fait jadis la rencontre en Mongolie : « *Divination par l'entraille et le souffle et la palpitation du souffle ! Faveur du dieu sur mon poème...* »

Il ouvre sa carrière parmi les vieux peuples d'Europe, sous le mécontentement général, à travers un tohu-bohu de rêves, de théories, de constructions imaginaires, dont l'ouvrier, le machiniste décorateur est le Vent. Nous pensons toujours au Vent comme à quelque chose d'expiré et qui nous pousse, en réalité c'est quelque chose d'aspiré, emprunté par le vide à l'inconnu, et pour nous, le plus souvent, populations de la frange Atlantique, à l'Ouest. Trois pages donc pour nous décrire ce travail de dispersion, comme sur de la vapeur, d'un paysage en train de passer au compte du souvenir : et en même temps de propositions et de pro-



remonte, vous sature, vous surexcitez jusqu'à l'hystérie, et tantôt vous laissez veuler, défunt, anéanti, et alors, vite un peu d'alcool, le bouton de la radio ! Et de temps en temps, ces espèces de crises de désespoir de la nature, les galopades forcenées de la tornade et du blizzard, comme pour vérifier les frontières de ce Vide immense où nous sommes immergés. Partout, hors de nous, le démesuré, le Vide, une absence de justification extérieure à la place que j'occupe, l'obsession mortelle de cet Ennui auquel il s'agit à tout prix d'échapper et contre lequel on a essayé de créer, en vain, des organisations coopératives. La *stimmung* coloniale. Etrangers, on n'est ici que des étrangers. « L'exil » (1). Vite, l'alcool, le gin, la politique, la danse, le cinéma, l'auto et une antenne désespérément, comme un haillon de naufragé, arborée à l'auto ! A tout prix, si l'on ne se résigne pas à l'abdication cadavérique de ces corps alignés sous les vérandaïs, échapper à la visibilité par l'agitation, éluder la persistance de ce regard autour de nous qui nous regarde !

PAUL CLAUDEL.

messes. Suggestion des écritures nouvelles, liasses inscrites « dans les grands schistes à venir ». Avec aucune d'elles le poète ne se sent d'accord. Sa vocation n'est-elle pas, comme il dit, la *mésintelligence* ? Non point l'intelligence, mais la *mésintelligence*.

« Tout à reprendre... Et la faux du regard sur tout l'avoir menée ! »

Pour embarcadère, l'explorateur a choisi une bibliothèque, cimetièrre d'idées et d'images momifiées, innombrable *sédiment* de livres, « par hautes couches couchées ».

Ha ! tout ce parfum tiède de lessive et de fomentation sous verre..., de terres blanches à sépulcre, de terres blanches à foulon et de terre de bruyère pour vieilles Serres Victoriennes...

Ha ! tout ce goût d'asile et de casbah, et cette prunelle de vieillesse aux moulures de la pierre — sécheresse et supercherie d'autels, carte de grèves à corail...

S'en aller ! s'en aller ! parole de vivant !

Rien à faire pour nous de ce magasin de fournitures, de ce fonds de commerce de la boutique à comprendre. Au-devant de nous, « *Eâ, dieu de l'abîme, ton bâillement n'est pas plus vaste.* » Le Conseil est cette femme nue que l'Enchanteur étirent en un lieu aussi rapproché que possible des étoiles, le sommet par exemple de l'un de ces édifices que New York a élevés à l'imitation des antiques *Ziqquraths* babyloniens. « *Conseil de force et de violence.* » Recours à l'énergie vivante sous l'apport calcaire.

Un homme encore se lève dans le

vent... le pied déjà sur l'angle de la course.

Les premières mesures du Chant II se font entendre. Il s'agit, et il va continuer à s'agir, de l'Amérique, j'entends cet ample évasement du long continent vertical, sous latitudes Nord, réalisée comme un visage qui fournit expression à tout le corps. Une étendue d'humanité homogène comme la mer. Et Saint-John Perse est, de vocation, un marin qui n'apprécie que la mer et, ce qui lui ressemble le plus, la plaine, le désert, la steppe, la « prairie », cette Asie centrale où jadis il a « navigué ». Le voici qui maintenant là, sous l'incitation des vents qui chaque matin sur la page des journaux promènent de grandes soutaches isobares, tire des bordées.

Un continent somme toute mal apprivoisé à l'homme, une terre plutôt violente qu'épousée et que l'on sent encore, sous le genou meurtrissant, sauvage, réfractaire, irréductible. Les poètes l'ont bien senti. Un autre monde, pas tout à fait authentique, partagé entre une double nostalgie, celle du souvenir à l'Est et celle de la curiosité à l'Occident. Une atmosphère de suspens, de fin de journée, imprégnée au Nord de mélancolie puritaine (les romans de Hawthorne) ; au Sud, une stupeur stagnante, funéraire, mortuaire : les étangs de la Caroline, les cyprès sous les linceuls flottants de la mousse espagnole, les poèmes d'Edgar Poe, les romans de Caldwell et de Faulkner. Là-dedans, la présence continuelle, ambiante, pénétrante d'un fluide qui y trouve son domaine autochtone, l'électricité : qui tantôt vous

DENIS DE ROUGEMONT : SAINT-JOHN PERSE ET L'AMÉRIQUE

La grandeur de cette poésie fait reculer le commentaire : elle est un acte, elle se pose là, posant elle-même ses mesures. La première page d'*Anabase*, lorsqu'elle parut, constitua pour nous le fait du prince, toute référence superflue, et depuis lors, nous n'avons rien appris, sinon toutefois qu'un « pur délice » pouvait entrer dans la durée, — ce dont plusieurs doutaient, de ma génération. (D'où quelque résistance aux poèmes qui suivirent. Un jeune amour veut son objet incomparable.)

Beaucoup plus tard, j'ai rencontré l'auteur dans le climat fomenté par son œuvre : la grandeur signifie l'exil. C'était, on l'imagine, en Amérique. Au long des avenues de Manhattan, il marchait lentement, régulièrement, comme ceux qui vont très loin, ou qui pensent à de grands objets. Ce sont des hommes qui n'ont pas d'empressement. Ou dans cette chambre d'angle, dont il parle dans *Neiges*, « hôte précaire de l'instant, homme sans preuve ni témoin », il nous donnait un haut exemple du bon usage de l'exil : sans plainte, au cœur du grand litige ; aussi actif dans la réceptivité qu'il avait su rester sensible dans l'action ; soucieux de voir, non d'être vu ; plus solidaire, enfin, dans son retrait, des destins molestés de la France, que tant de « partisans extravagants » qui tenaient bruyamment le devant de la scène...

(1) *Exil* : c'est le titre du premier recueil américain de Saint-John Perse.

Aller où vont les Cordillères bâties d'azur comme d'un chargement de quartz... Je me souviens du haut pays sans nom, illuminé d'horreur et vide de tout sens... Le vent y lève ses franchises, la terre y cède son aînesse pour un brouet de pâte... Une civilisation de la laine et du suint... Et la sagesse tirée des grandes sacoches à coca... Les femmes lentes au relent de brebis... les femmes dégraissées au naphte... pour les fêtes... Hommes de grès, femmes plus lourdes et vastes que des pierres meulières...

Plus loin ! plus loin !...

Plus bas, plus bas, et face à l'Ouest ! dans tout cet épanchement du sol.

Par grandes chutes et paliers — vers d'autres pentes, plus propices, et d'autres rives, charitables...

Jusqu'à cette autre masse d'irréel, jusqu'à ce haut gisement de chose pâle, en Ouest.

Où gît la grâce d'un grand nom — Mer Pacifique... ô mer de Balboa !... Celle qu'il ne faut jamais nommer !

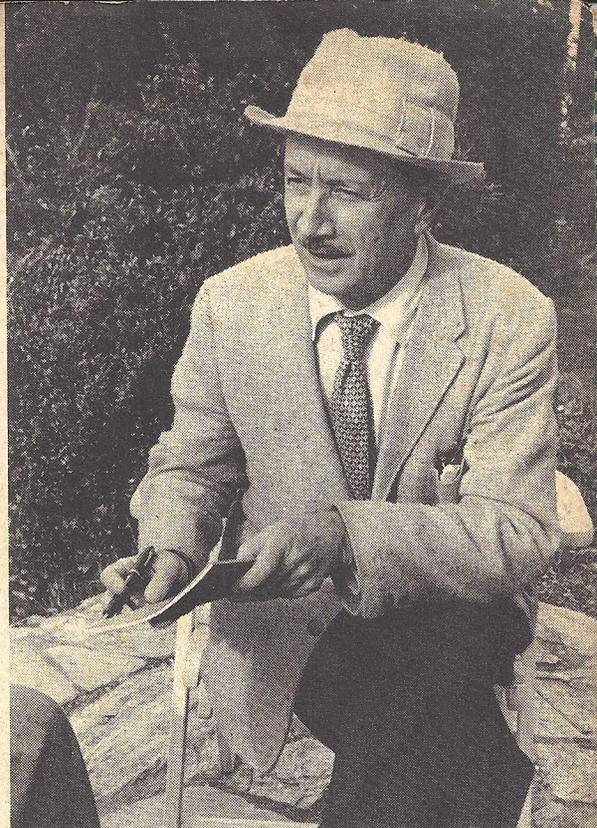
C'est en ce point de ta rêverie que la chose survint : l'éclair soudain, comme un Croisé !...

Et à celui qui chevauchait en Ouest, une invincible main renverse le col de sa monture... « Qu'allais-tu désertier là ?... »

Songe à cela plus tard, qu'il t'en souviennne ! et de l'écart où maintenir, avec la bête haut cabrée,

Une âme plus scabreuse.

SAINT-JOHN PERSE (« Vents ».)



Mais ce n'est pas de l'homme qu'il est temps de parler. Je voudrais proposer trois remarques sur les relations qui se sont révélées entre le poète et l'âme lyrique du Nouveau Monde, dans un ouvrage où l'Amérique, un jour, découvrira son épopée.

Vents me paraît bien plus américain qu'*Anabase* n'était asiatique. J'y verrais même la meilleure description de l'essor des Etats-Unis dans l'espace et le temps à la fois, si le sujet n'était plutôt le principe animique, ou lyrique, que l'aventure et l'invention du Nouveau Monde ont illustré d'accidents séculaires.

Tout se passe à la fois dans l'Histoire et dans l'homme, « dans un très haut tumulte de terres en marche vers l'Ouest », contre le vent qui souffle en Est. De l'Atlantique au Pacifique, des Pères Pèlerins aux savants atomistes, les allusions précises ne manquent point : l'Audubon des oiseaux, les Belles du Sud, les jambes longues des filles « à la sortie des salles » et leur nylon, les grands rapides « avec leur provision de glace pour cinq jours », la « mouette mauve du Mormon », ou cette « civilisation du maïs noir — non violet », enfin « les siffleurs de blues dans les usines secrètes de guerre », au « pire scandale de l'histoire »... Mais « c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine ; et d'un agrandissement de l'œil aux plus hautes mers intérieures. »

Le poème ainsi prend sa source au lieu d'où l'Amérique dans l'espace et le temps, et la fureur lyrique dans l'homme épris du monde, peuvent être vues comme une seule et même geste de l'âme. (Je dis l'âme, et non pas l'es-

prit, ni l'intellect et ni le cœur.)

Et c'est d'un même mouvement à tout ce mouvement lié, que mon poème encore dans le vent, de ville en ville, de fleuve en fleuve, court aux plus vastes houles de la terre...

Congénialité du poème et de cette Amérique ourdie par les grands vents : le mouvement, la violence heureuse, et la vision globale du « monde entier des choses ».

Mais *Vents* n'est pas seulement le poème du lyrisme, le chant profond de l'Amérique. C'est aussi, dans sa dernière partie, le poème du retour à l'Europe, à la France.

Nous reviendrons, un soir d'Automne, sur les derniers roulements d'orage... Demain, ce continent largué...

S'ensuit une description charmante et déchirante d'une France désuète et qui naguère encore périssait « par excès de sagesse », d'une France vers laquelle il rêve son retour avec le vent des Amériques. Au plus haut point de ce très haut poème, Saint-John Perse a rejoint notre vœu. Nous l'attendrons un soir d'automne, avec le soufflé du grand vent, sur la route et la terre des hommes, prêts à rendre nos comptes « d'hommes nouveaux, — d'hommes entendus dans la gestion humaine, non dans la précession des équinoxes », et qu'il nous aide ! par le chant d'une Europe future.

Car, ainsi que l'écrit Montesquieu — je ne sais plus de qui, mais il n'importe : « Nous n'avons pas d'auteur qui donne à l'âme de plus grands mouvements... qui nous remplisse plus de la vapeur du dieu qui l'agite. »

DENIS DE ROUGEMONT.

REMERCIEMENTS A L'ACADEMIE AMERICAINE DES ARTS ET LETTRES

Messieurs,

Après dix ans de vie dans ce pays, il est émouvant, pour un écrivain français demeuré fidèle à son pays et à sa langue, de voir honorer son œuvre par votre Académie. Je mesure bien toute la portée de votre geste envers un étranger, et j'y suis, moralement, d'autant plus sensible. Mais ce n'est pas assez pour moi d'en exprimer ici ma reconnaissance. Permettez-moi d'en tirer une plus haute leçon.

Dans un élargissement croissant de la communauté intellectuelle — et face aux périls aussi croissants de la civilisation industrielle — une institution comme la vôtre voit s'élargir son rôle particulier : pour la défense et la sauvegarde des valeurs de l'esprit. Or, de toutes ces valeurs, en est-il de plus luxueuse que la poésie, appréciée à sa parfaite « inutilité » ? Messieurs, j'admire la place que vous savez faire encore à la poésie, considérée comme mode de connaissance autant que règle spirituelle et comportement humain. Car vous, du moins, savez qu'en poésie, derrière l'artiste, l'art n'élude jamais l'homme.

Des philosophes, des sociologues, des physiciens diront peut-être digne d'Héraclite le singulier éclat de ce pays et de ce temps, où, pour vivre et s'accroître, s'accordent tant de contraires. Pour moi, poète, je veux seulement dire ma foi dans la jeunesse d'une société où le poète n'a point à se renier... et ne parvient même pas à se cacher.

SAINT-JOHN PERSE.



RÉDACTION : 4, Avenue Gabriel - PARIS-VIII*
ANJOU 74-60 - Poste 74-88

DISTRIBUTION: 41, Rue du Fg-St-Honoré, PARIS-VIII*
ANJOU 74-60 - Poste 61-22

SOMMAIRE

JOHN F. KENNEDY	3
DÉSARMEMENT ET ÉCONOMIE .	4
LÉGISLATION ATOMIQUE	9
AIDE ET INVESTISSEMENTS ...	14
ASPECTS DE LA SCIENCE AMÉRICAINNE	20
E. E. CUMMINGS	28
SAINT-JOHN PERSE.....	33

Le 35^e Président des Etats-Unis.



Directeur: John L. HEDGES. — Imp. GEORGES LANG, 11 à
15, rue Curial, Paris-19^e — D. L. 4^e tr. 60 — N.C. 205.

John F. Kennedy

LES jeux sont faits. La majorité des électeurs américains a porté à la Présidence des Etats-Unis John Fitzgerald Kennedy, 43 ans, Sénateur démocrate du Massachusetts. Elle a en même temps élu un Vice-Président, Lyndon Baines Johnson, 52 ans, Sénateur démocrate du Texas, ainsi qu'un certain nombre de Sénateurs et Représentants démocrates qui donnent au parti du Président le contrôle du Congrès. Après une « cure d'opposition » de huit ans, le parti Démocrate se retrouve donc au pouvoir.

Les Etats-Unis ont changé de gouvernement. Cela signifie-t-il, peut-on légitimement se demander, que la Nation américaine va changer de politique ?

Tout a été dit sur la personnalité de John F. Kennedy, sur le programme du parti démocrate (voir I & D N^{os} 129 et 130). Une campagne électorale dominée, pour la première fois, par des débats télévisés qui ont permis aux deux candidats de faire connaître leurs intentions les plus profondes, une débauche de moyens d'information qui n'ont laissé aucune ombre, des déclarations précises sur tous les problèmes de l'heure, tout concourt à ce qu'aucune surprise ne puisse être attendue. Il ne plane aucun mystère sur les intentions du 35^e Président des Etats-Unis.

« Je veux que le monde entier sente que nous irons de l'avant, que l'avenir est devant nous. Je veux que M. Khrouchtchev sache qu'une nouvelle génération d'Américains a pris le pouvoir, une génération qui a combattu pour la liberté, en Europe, en Afrique et dans le Pacifique, et que cette génération a l'intention de se mettre au travail. Je ne crois pas qu'il y ait une chose au monde que ce pays ne puisse faire. Je ne crois pas qu'il y ait une charge, une responsabilité qu'un Américain refuserait d'assumer pour protéger son pays, pour faire avancer la cause de la liberté. »

Ainsi se terminait la déclaration finale de John F. Kennedy lors du dernier débat télévisé précédant l'élection.

Cette ligne de conduite est claire. Elle s'inscrit dans la tradition américaine, récente autant que lointaine. Elle correspond aux sentiments de tous ceux qui ont voté mardi, Démocrates et Républicains.

Au cours du même débat, Richard Nixon avait du reste déclaré : « Nous sommes dans le sens de l'Histoire, et rien ne changera ce fait car nous sommes du côté de la liberté contre l'esclavage, du côté de la Justice contre les forces de l'injustice. »

Lorsque le candidat malheureux apprit sa défaite, il annonça : « L'une des caractéristiques de l'Amérique, c'est que ces luttes politiques peuvent s'y dérouler. Elles sont livrées durement, mais dès qu'une décision est intervenue, nous nous unissons tous derrière l'homme qui a été élu. »

C'est précisément cette union qui est garante de la continuité politique de la Nation, quels que soient les hommes qui la dirigent.